

— Il ne t'a pas dit qu'il avait cherché à racheter la ferme de Noyville et les terres de monsieur Kabds.

— Non, cependant, nous avons parlé de ce monsieur, tout à l'heure.

— Il est venu me voir aujourd'hui.

— Qui ça !

— Monsieur Kabds et son fils.

Une rougeur empourpra mon visage. Ma mère la remarqua et se méprit sur les causes de mon trouble.

— Je vois que tu es au courant... Ton visage ne sait pas mentir si tes lèvres savent se taire. Mais jamais, tu entends, jamais ! je ne donnerai mon consentement. Si ton père avait été là, ces individus n'auraient même pas osé une telle démarche.

— Vous avez très bien fait de les éconduire, ma mère, déclarai-je tranquillement.

— Cela ne te fait rien ! s'écria-t-elle surprise.

La belle pensée que j'adresse à monsieur de Rouvalois, à cette question !

— Oh ! cela m'est bien égal ! Ce n'est pas le regret du fils Kabds qui m'empêchera jamais de dormir, je vous assure.

Elle respira.

— Ah, tant mieux ! En te voyant rougir tout à l'heure, je m'imaginais déjà...

— Oui, j'ai bien vu ; mais c'est parce que monsieur Spinder m'avait laissé entendre la recherche de monsieur Kabds...

— Comment, il le savait !

— Probablement que ces gens-là lui en avaient parlé... Je suis contente qu'il veuille leur reprendre les terres de Noyville.

— Cela ne te donne rien.

— Non, mais j'aime beaucoup monsieur Spinder, tandis qu'eux...

Je n'achevai pas.

Ma mère resta songeuse, puis elle dit :

— Il doit être très riche, ce monsieur Spinder.

— Il le paraît.

— Crois-tu qu'il consentirait à se désaisir du portrait de ton père, moyennant un bon prix ?

— Oh mère ! Vous avez pensé à cela !

— Oui, cette toile était étonnante de ressemblance et je voudrais la ravoir... Depuis que tu m'as dit qu'elle était encore au château, je ne pense qu'à cela !

— Vous ignoriez donc auparavant, qu'elle y fut encore.

— La pensée que ton père pût avoir vendu la Châtaigneraie avec de telles choses ne m'était pas venue... je croyais qu'il avait enlevé tous les souvenirs...

On devine l'émotion qui m'avait saisie dès les premiers mots de ma mère. Jamais, jusqu'à ce jour, elle ne m'avait parlé si longtemps de mon père. Et en quels termes douloureux, de quel air d'intense tristesse, elle m'en entretenait.

— Etes-vous quelquefois retournée à la Châtaigneraie, mère ? m'informai-je affectueusement.

— Je n'y ai pas remis les pieds depuis la vente, murmura-t-elle les yeux humides.

— Il faudra m'y accompagner un jour ? fis-je doucement.

— Non ! Je ne pourrais pas... Trop de souvenirs m'y attendent... à présent, surtout, que les appartements ont retrouvé leur gaîté, leur mouvement.

— Rien n'y a été changé.

— Tu crois ?

— J'en suis sûre. Monsieur Spinder m'a dit son désir de laisser tout en le même état. Il n'y a que le parc qui ait subi une transformation... Et encore, ce n'est peut-être que la répétition d'autrefois... Je ne puis juger.

Ma mère soupira et garda le silence.